

“ Si vous saviez qui m’envoie, je crois que vous m’accorderiez une minute. ”

Au premier mot de l’Américain, André de Belloc s’est retourné. Il l’examine avec attention, puis, avec une franchise toute militaire, s’écrie :

“ Il me semble que je vous ai déjà vu, monsieur. N’avez-vous pas été en Algérie ? ”

— Une fois, à la chasse au lion répond Barnes ; mais il me semble aussi vous reconnaître : le capitaine de Belloc ?

— M. Barnes de New-York, n’est-ce pas ? Je n’oublierai jamais la façon dont vous avez tiré ce lion noir. Je vous félicite, Antonio, de n’avoir pas à affronter le pistolet de M. Barnes ce matin. Mais pardonnez-moi : M. Antonio Paoli, M. Barnes de New-York. ”

Comme les deux jeunes gens s’inclinent, M. Barnes murmure :

“ Pourriez-vous pas me donner une minute ? ” Belloc entend et s’écrie ;

“ Une minute ! mais certainement ; je n’ai pas besoin de vous, Paoli, pendant que je règle les choses avec ces messieurs. ”

— Mille remerciements ” fait Barnes.

Et le capitaine descend l’escalier avec une paire de sabres de cavalerie d’une main et des fleurets de l’autre.

“ Vous avez une communication à me faire ? ”

On dirait que le jeune homme a deviné par qui Barnes est envoyé, car ses yeux ont pris une expression de douceur qui les rend encore plus beaux.

“ De la part de celle que vous avez quitté enfant, mais qui aujourd’hui est une femme. Il n’y a point vingt-quatre heures, je l’ai laissée attendant votre retour. Les feux de joie brûlent encore sur les collines. Si l’Anglais vous fait de- excuses, pensez à elle, et pour l’amour d’elle acceptez-les ; . . . voici ce qu’elle vous envoie. ”

Et Barnes met dans la main du jeune homme la branche de laurier à demi fanée, mais toute parfumée encore.

“ Ma sœur ! ma Marina ! ” s’écrie le jeune homme en baisant les fleurs, tandis que des larmes de tendresse lui montent aux yeux. “ Pour l’amour d’elle ! oui ! ”

Hélas ! en passant sa main sur ses yeux, il touche la blessure que l’Anglais lui avait faite à la joue, et instantanément son regard devint dur et cruel comme celui du sauvage.

“ Pensez à votre sœur, répéta Barnes d’un ton suppliant. ”

— Je penserai à ma sœur, oui ! car elle refuserait de me voir si je lui revenais flétri par la main de cette brute. ”

Barnes va parler de nouveau qu’on entend la voix de Belloc, qui crie d’en bas ;

“ Vite, Antonio. Le vaisseau de votre adversaire met à la voile ; venez, le temps presse. ”

Le jeune homme s’élança.

“ J’ai pu m’attarder quand cet homme est là, près de moi ! ” murmure-t-il.

Puis il ajoute :

“ Lorsque ceci sera fini, monsieur, je vous remercierai d’avoir bien voulu être le messager de ma sœur. Ne craignez rien pour moi, ces fleurs ne sont-elles pas un talisman ? ”

Il les met sur sa poitrine et gagne la plage.